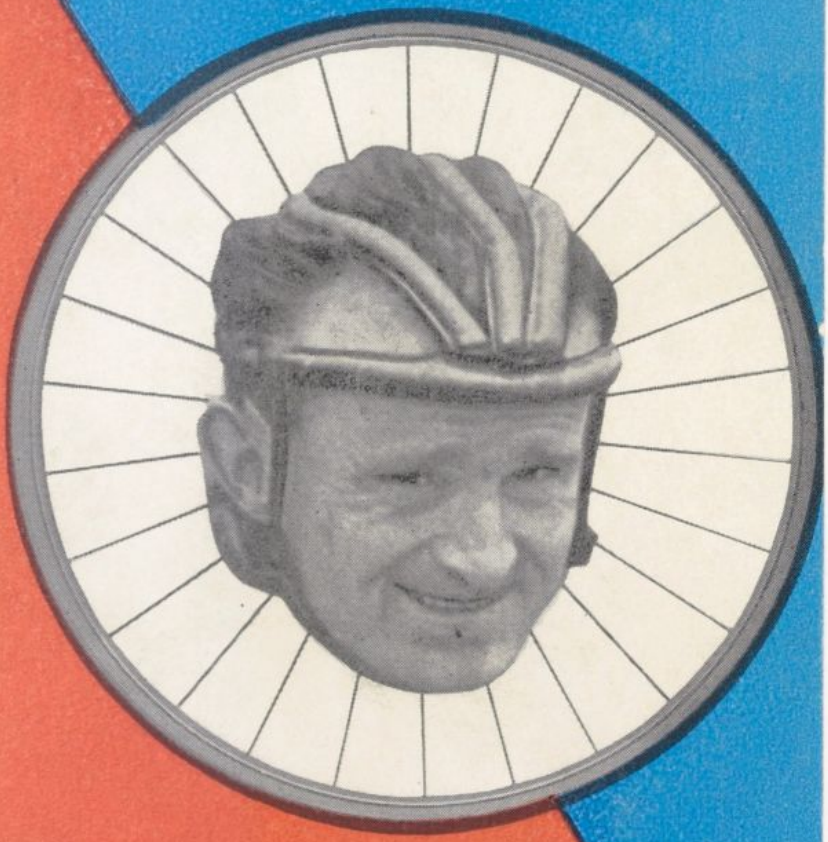
Jean-Guy MODIN

DANS LA ROUE DE ROBIC...



Préfaces de Raoul REMY
et Maurice EVRARD

Jean-Guy MODIN

DANS LA ROUE DE ROBIC...

H092

Préfaces de Maurice EVRARD
et de Raoul RÉMY

Avec un hommage
de Marcel COLOMB

Ln 27
57934
JL - 31 7 1983 - 10503

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES SUR *OFFSET AFNOR VII* NUMEROTES DE 1 A 100 CONSTITUANT L'EDITION ORIGINALE.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Copyright : 1962, Jean Guy Modin - Paris.

PREFACE DE MAURICE EVRARD

« JEAN ROBIC MERITAIT CET HOMMAGE »

Lorsque j'ai su que Jean-Guy Modin avait écrit un livre consacré à la vie de Jean Robic, cela m'a doublement fait plaisir. D'abord parce que je crois que le populaire champion breton, qui fut pendant six ans mon poulain, mérite cet hommage au moment où il raccroche son vélo de compétition. Ensuite parce que la lecture de cette longue biographie, riche en documents, m'a replongé dans toute une partie de ma vie et m'a rappelé bien des souvenirs liés à ce monde du vélo que j'ai vu, connu et aimé sur tous ses aspects.

On n'arrache pas quarante années consacrées à la « Petite Reine », quarante années qui vont du coureur amateur au pistard professionnel, puis au dirigeant d'un club amateur enfin au directeur sportif d'une formation professionnelle ayant été appelé en 1935 par les Etablissements Mestre et Blatgé pour diriger l'équipe des « Diables Rouges » surnommés ainsi parce que le maillot de la « Génial Lucifer » était de cette couleur.

J'ai donc été enchanté d'être l'un des deux préfaciers de ce livre.

Jean-Guy Modin raconte par ailleurs ma première entrevue avec Jean Robic à Paris-Alençon 1942. Je préciserai que j'avais aperçu le fluet Breton huit jours avant dans une autre course. Il venait de crever et je fus très étonné quand une douzaine de kilomètres plus loin je le revis... dans le groupe de tête. Je pensais qu'il était revenu abrité dans les voitures. Dans Paris-Alençon je suivais encore un peloton d'échappés dont faisait partie Robic et soudain celui-ci crevait encore. J'alertais un commissaire pour que l'accidenté soit

surveillé. A ma grande surprise Jean revint une fois de plus et, comme une semaine avant, sans aucune aide, pour prendre une belle troisième place. Je l'ai cherché à l'arrivée pour le complimenter et comme il avait un mauvais boyau — c'était l'occupation — je lui en fis remettre un par mon mécano. A ma demande si cela lui plairait de passer pro, il répondit qu'il fallait qu'il travaille étant seul à Paris et ayant ses parents en Bretagne.

Comme on l'écrit dans un chapitre consacré à ses débuts, Robic travaillait alors comme coursier dans une maison de Neuilly. Son contremaître était précisément un ancien coureur de ma société sportive de Versailles. Le soir j'expliquais à cet ancien sociétaire ce que j'avais vu dans les deux courses. Je lui déclarais que l'idée m'était venue de m'occuper de ce jeune plein de courage et mordu pour la bicyclette. Le contremaître en fut très étonné et il répliqua par une phrase bien drôle : « Comment, tu veux t'occuper de ce grenouillaud-là ? ». Je lui répondis affirmativement en lui demandant d'accorder à Robic trois après-midi par semaine ; mon service de course payant ces heures d'absence. Ainsi fut fait. Robic put s'entraîner plus normalement et en fin de saison il signait chez « Génial ».

Robic était un garçon très sérieux. Son courage sortait de l'ordinaire. Il aimait son métier. Au travers des pages qui suivent vous verrez qu'il se distingua dans maintes courses. Maintenant ce qu'il fit dans les cols, au dire de tant d'hommes compétents et fort connus restera formidable. Il connut hélas trop souvent une malchance noire. Dès le début. Regardez ce Paris-Nantes 1943, où, bien qu'ayant disputé les « As » la veille il prit une troisième place malgré des crevaisons et deux bris de matériel.

Son premier titre, qui me combla de joie, fut sa victoire dans le Championnat de France de cyclo-cross 1945. En forêt de Fontainebleau ce succès me reporta neuf ans en arrière et je pensais alors à mon regretté poulain, Paul Chocque, fils de mon équipier à tandem en 1920, qui enleva aussi ce maillot-là.

Maintenant sur ce Tour de France 1947 sur lequel tant d'encre a déjà coulé, je voudrais ajouter deux mots. Jean le gagna avec une volonté que l'on voit rarement et en y déployant tant de qualités de beau coureur, tant de mérites. Chaque jour on parlait de lui dans ce Tour...

Il me souvient de cette réponse que je fis un jour à un homme qui avait repris l'accusation selon laquelle Robic avait « acheté » sa victoire à Fachleitner.

Je lançais en répartie : « Monsieur, je connais trop Robic, il est trop honnête pour faire une chose pareille. Il préférera manger des carottes rapées toute sa vie que d'acheter quelqu'un ».

J'avais suivi la dernière étape Caen-Paris, dans la voiture de M. Jacques Goddet, bien qu'assez souffrant ce jour-là. Lorsqu'un motard vint nous raconter que Robic à Saint-Germain tenait le maillot jaune, inutile de vous dire quelle émotion m'envahit alors. Au Parc des Princes où nous étions parvenus avant les coureurs, l'arrivée du groupe Robic tourna au délire car les spectateurs avaient été évidemment prévenus. Ce fut une arrivée triomphale, sensationnelle. La victoire de Jean prouvait qu'en toutes choses il ne fallait jamais désespérer. C'était une belle leçon !

Pour terminer je tiendrais à rappeler tout le bien que je pense de la pratique du vélo. Par delà les joies, la camaraderie de la route, l'élévation de l'homme, le vélo demeure une source de santé. La pratique du sport cycliste n'est-elle pas recommandée par la médecine ? N'est-ce pas un exercice physique fortifiant ? Et d'ailleurs qu'est-ce au fond que la mécanothérapie sinon une séance de pédalage sur place au moyen d'un appareil fait d'une demi-bicyclette surélevée.

Jean-Guy Modin a raison d'écrire que Robic à 40 ans est d'une santé éclatante. Quelques rides en plus sur le visage, deux touffes de cheveux en moins. C'est tout. Jean-Guy Modin a raison aussi d'évoquer cet ami de Jean Robic, Monsieur Vittore. Pédaler avec entrain à plus de 80 ans quel exemple magnifique ! Quel bel hommage rendu encore à la bicyclette ! Cette bicy-

clette que l'auteur honore dans ce livre avec mon cher Jean Robic qui parmi d'autres champions, fait partie de sa longue et merveilleuse histoire.

Maurice EVRARD
Ex-Recordman du Monde de l'Heure à tandem avec Chocque père — septembre 1920 — Directeur Sportif de l'Equipe « Génial-Lucifer » 1935-1949.

PREFACE DE RAOUL REMY

« BIQUET AVAIT DE LA CLASSE A REVENDRE »

Si l'on m'avait dit il y a une dizaine d'année que j'écrirais un jour la préface d'un livre dédié à la gloire de Jean Robic, j'aurais pris cela pour une galéjade comme on dit chez moi à Marseille. Il est vrai qu'à l'époque étant coureur cycliste moi-même je pensais surtout à la compétition et à ma préparation.

Devenu Directeur Technique du Groupe Sportif « Margnat-Rochet » dont Biquet fut durant ses trois dernières saisons le capitaine de route, je n'ai plus rien trouvé d'anormal à cela lorsque mon ami Jean-Guy Modin m'a demandé quelques pages de souvenirs. Au contraire. Robic et moi, nous sommes de la même génération et nous avons souffert sur les mêmes routes.

Sa gloire, son énorme personnalité Jean Robic les doit avant tout à sa classe et non à la chance d'avoir gagné le Tour de France 1947 comme certains l'ont laissé entendre, car une épreuve de cette envergure ne peut se gagner qu'avec de la classe. Et notre Biquet en avait à revendre.

On a assez souvent déclaré après ce Tour 1947 que c'est Edouard Fachleitner qui aurait dû le gagner. Je l'écris, c'est faux et archi-faux. En voici la preuve.

Il faut avant tout dire au lecteur que j'étais présent au départ cette année-là (je portais d'ailleurs le dernier dossard le numéro 100), que c'était aussi mon premier Tour, et que je l'ai vécu dans ses moindres détails.

Robic gagna trois étapes, les plus belles. Il vainquit dans tous les domaines sur le plat et dans les cols

(laissant dans les Pyrénées le deuxième à plus de dix minutes), donc à la force du jarret. Fachleitner qui compta dans les premiers soirs près de trois quarts d'heure de retard, fit lui partie à plusieurs reprises d'échappées bidons pour employer un terme cycliste dont je vous donne l'explication.

Alors qu'un coureur comme Robic était surveillé et devait constamment se trouver en tête du peloton et répondre à toutes les attaques, Fachleitner put se glisser dans ce genre d'échappées qui prennent des proportions énormes. Exemples : Besançon-Lyon où avec mon ami Lucien Teisseire il arriva avec 20 minutes d'avance sur le peloton et Nice-Marseille où l'échappée (dont je faisais d'ailleurs partie) prit la bagatelle de 18 nouvelles minutes à ses suivants... Veuillez faire le décompte. Robic quant à lui a refait SEUL son retard. J'affirme qu'il a gagné en grand champion ce Tour qu'on lui a si souvent critiqué.

En 1952, j'étais l'équipier de Jean dans la formation Tricolore de Marcel Bidot. J'avoue qu'au départ ses propos de gagner l'épreuve laissaient tout le monde indifférent. Quelques uns voire même étaient contre.

Certains ont dit, Robic il a un drôle de caractère. On ne peut pas s'entendre avec lui. Je pense que ce trait-là a été beaucoup déformé. Allons donc pour être coureur cycliste il faut surtout en avoir un de caractère et bien trempé même. Jean savait ce qu'il voulait et le montrait au grand jour, sans hypocrisie. Ceci aussi fait partie de la personnalité de Biquet.

Je pense à ce Tour 1952 où sans les minutes perdues inutilement dans l'étape de Sestrières (Jean-Guy Modin nous rappelle tous ces faits dans son chapitre sur ce Tour de France), Jean aurait inquiété davantage le grand Fausto Coppi et fini second de l'épreuve au Classement général.

En 1953, *nous l'avons eu comme adversaire Louison Bobet et mes autres camarades de l'équipe de France. Et croyez-moi ce Robic toujours teigneux fut notre souci perpétuel chaque jour — le soir nous nous posions cette question : « Que fera Robic demain ? » — jusqu'à cette*

étape de Béziers où il tomba et ne put repartir dans la caravane.

J'ai été son directeur sportif durant la fin de sa carrière. Et j'en suis fier et très heureux car contrairement à certaines rumeurs vieilles d'il y a trois années selon lesquelles Jean serait « dur à diriger », durant ces trois saisons passées ensemble nous n'avons pas eu le moindre éclat de voix, au contraire, une amitié plus forte s'est créée entre nous.

Avant de laisser le lecteur tourner la page, pour qu'il puisse lire toute cette noble carrière, tous ces détails recueillis et contés par Jean-Guy Modin, je tiens à remercier Jean Robic pour son étroite collaboration qu'il m'a apportée pendant ces trois saisons et pour le bon climat qu'il a su créer au sein de notre équipe.

Raoul REMY
Directeur Sportif
du Groupe « Margnat-Paloma ».

HOMMAGE DE MARCEL COLOMB

« L'enfant a l'ambition de devenir un homme mais combien d'hommes ont cette même ambition. »

31 décembre 1961 — Jean Robic se retire des compétitions. Sa popularité dépasse celle des Pélissier et de Carpentier. Les Ecossais, les Yougoslaves, les Grecs, les Camerounais, les Egyptiens m'ont parlé de Jean Robic ; aux Olympiades de Londres en 1948, les Coréens m'ont parlé de Jean Robic. De Colombie, du Brésil, du Japon, j'ai reçu des lettres me parlant de Jean Robic. Pour tous, un coureur cycliste, ce n'est pas X, Y ou Z, c'est Robic. Vas-y Robic.

Quelle est la raison de cette extraordinaire popularité ? Robic est un grand champion cycliste certes, mais ce n'est pas un champion comme les autres. Tous ceux qui l'ont approché, les faibles comme les forts, ont subi le rayonnement de ce petit athlète vif, au regard clair et pur ; ces adversaires le respectaient, le craignaient, l'admiraient.

Ceux mêmes qui ne comprenaient pas sa classe morale et physique sentaient vaguement que ce petit Breton était d'une essence supérieure.

Il aima son métier et y excella ; dans les derniers kilomètres de course, quand le coureur n'est plus qu'un automate, Jean Robic conservait son courage et sa volonté intacts, le coup d'œil net, la décision prompte et l'exécution foudroyante, ce qui lui permit de battre des champions aux kilos de muscles et d'os impressionnants.

La brosse à reluire et les combinaisons furent toujours inconnues pour lui.

La mauvaise foi le mettait hors de lui. Pendant plusieurs années, nous avons travaillé ensemble, nos intérêts étaient souvent opposés ; nous n'avions pas d'engagements écrits, Jean Robic s'est conduit, comme toujours, en homme.

La raison de son immense popularité est là : un champion, un homme.

La vie de Jean Robic que vous allez lire est un message.

Marcel COLOMB
Directeur des Etablissements Colomb
Directeur Sportif de l'Equipe Colomb
1950-1953

AVANT-PROPOS

LA popularité d'un coureur cycliste, c'est curieux, ne s'attache pas toujours au palmarès de ce dernier Et Jean Robic, après quelques autres l'a prouvé et le prouve encore. Ceci est une bonne chose. C'est la preuve que la justice sait rendre ce que le sort mauvais vous a volé. C'est la preuve que le public, quoi qu'on dise, a de la mémoire et des yeux. Et un bon cœur.

C'est une revanche sur la poisse, les blessures, les coups durs, les mille et un incidents qui ont marqué chaque épreuve, et que beaucoup ignorent ou ont oublié.

La popularité de Jean Robic étonne. Elle n'est pourtant pas mystérieuse. Elle repose sur des faits. Elle fait sourire et c'est un tort. Les anti-Robic ont toujours rigolé du bonhomme, de sa taille, de son palmarès. Sans doute, en ce qui concerne le dernier point, quelques-uns d'entre eux l'ont-ils fait et le font-ils par esprit de chicane. Ils savent pertinemment que d'autres champions connurent la gloire sur deux roues sans besoin d'afficher une série de victoires moins belles que celles de ce petit Breton au courage et à l'ambition extraordinaires.

Comment ne pas citer Jean Maréchal, Charles Pélissier ou Raphaël Géminiani. Regardons la question en face.

On dira l'élégant « Charlot » a gagné tant d'étapes dans la Grande Boucle. On ne dira pas (ou moins) Robic a triomphé dans tant de cols. On contestera plus Robic qui a fait son nom dans le Tour que « Gem » qui y fit aussi le sien.

On disputera Robic pour ses coups de tête (en fut-il seul coupable ?) sur ses déclarations-chocs (et n'en a-t-on pas gonflé certaines par besoin journalistique ?). Soit, disputons, chicanons, mais au moins parmi les défauts reconnaissons les qualités du bonhomme.

C'est un peu l'ambition de ce livre. Ces chapitres rappelleront que Jean Robic, qui a fêté en juin 1961 ses 40 ans, ne doit sa gloire qu'à ses jambes et à sa volonté. Cette gloire que le grimpeur éleva au-dessus de ce que le champion de cyclo-cross avait semé. Limité par ses moyens athlétiques, le Breton compensait celà par une énergie, un allant, une confiance en soi dont on a dit et répété « qu'elle devait servir d'exemple aux jeunes ». Et rien n'est plus vrai.

Robic aura montré qu'en cyclisme tous les petits gabarits pouvaient se hisser au niveau des « athlètes » et même les battre. Qu'il suffisait pour cela d'y croire et de vouloir.

En inscrivant son nom au palmarès de la Grande Boucle, il a ainsi vengé les Benoît Faure (1 m 60), les Archambaud (1 m 60), les Gianello (1 m 60), les Mallet (1 m 57), les Apo Lazaridès (1 m 63) qui tous rêvèrent d'enlever le Tour et échouèrent.

La vie du cycliste Robic est tissée de coups durs. Il y en a tant que des plaisantins affirment que « Biquet » en inventait pour soigner sa publicité. Soigner son standing en se faisant mal, non mais vous voyez le sérieux de l'argumentation ? Plusieurs pages conteront cette série noire et détruiront les sottises. Il faut noter d'ailleurs que Robic à l'image d'un Fausto Coppi tomba toujours en se faisant mal. La déveine !

D'autres pages montreront que Robic a tout de même gagné et décroché des places d'honneur.

Vous revivrez ces heures, ces portions de route qu'il marqua de son empreinte. Celà s'étend sur vingt ans. Un bon petit morceau de siècle. Du chevreau ailé des montagnes au vélo-crossman, champion du monde des labours, vous serez transporté dans ce Vel d'Hiv disparu où derrière moto « le Biquet » ajouta des fleurons à sa légende.

Car le fluet Robic a sa légende. On l'a bien senti

lorsqu'il fut éliminé du Tour de France 1959 à Chalon-sur-Saône. Tous ceux qui se souvenaient des exploits de Robic dans cette épreuve, de la publicité qu'il y apporta, tous ceux-là déclarèrent que le Breton méritait — si un seul coureur eut droit à une faveur de ce genre — d'être repêché. On l'a bien senti à chacune de ses dernières sorties où des centaines de badauds lui faisaient fête !

Allez en Bretagne, Limousin, en Dauphiné, en Gironde, en Provence, en Bigorre, ailleurs, partout les caravanes ont changé de visages, mais on parle toujours de Robic dès que le chemin se met à aligner des épingles à cheveux les unes au bout des autres. On en parle comme les mômes de tous les quartiers de chaque ville ne cessent de se lancer son nom à la figure, en se tortillant sur un cadre trop grand pour eux. Et pourtant ces mômes n'étaient pas encore nés au temps où Robic gagnait ses dernières courses. Un talus à monter et les « vas-y Biquet » fusent.

Les cols — et les cols les plus réputés d'Europe — le Breton les a montés en tête. Ce genre d'effort ne s'efface pas facilement de la mémoire de tout le monde. Ce sont des efforts qui se refusent à l'enterrement. Regardez pour Vietto cela fait plus d'un quart de siècle que cela dure. Ceux qui savent faire en montagne un spectacle plein de fougue, de panache sont bien payés en retour. Ils deviennent presque inoubliables.

Robic avait une hargne qui plaisait, une volonté poussée au paroxisme, un besoin impérieux et intarissable de déclencher la bataille et d'attaquer un adversaire qu'il choisissait. Et c'était toujours ceux qui possédaient plus de prestige, plus de classe que lui. Présomptueux ? Non, mais pour toucher au niveau des grands, ne fallait-il pas s'attaquer aux grands ? Logique donc. Ce principe établi, les débats cyclistes connurent ainsi des duels (mais parfaitement et ne soyez pas étonnés) Robic-Coppi, Robic-Bartali, Robic-Kubler, et la vérité oblige à écrire qu'en quelques occasions le « Biquet » sortit vainqueur. Il succombait toujours la tête haute. Ainsi eut-il l'honneur d'être celui qui avait le mieux résisté dans les Alpes au tandem

Coppi-Bartali du Tour de France 1949 après l'avoir contré dans les Pyrénées. Ainsi fut-il le plus coriace adversaire de l'impérial Coppi au Tour 1952, si bien que l'on put écrire à l'époque « Sans la tenacité d'un Robic, qui a bien sauvé la course, l'épreuve eut été fort monotone ».

Avec Robic il fallait toujours s'attendre à tout. Au meilleur comme au moins bon (au moins bon because les pépins ou... le froid). Il a tenu ce qu'il avançait la preuve son Tour 1947 où il avait même écrit huit fois à sa mère qu'il allait le gagner (le contenu de ces cartes est reproduit en annexes) ou il ne l'a pas tenu (ce serait trop beau) et on lui en a voulu.

Parfois il respectait à moitié son engagement (ainsi le « Midi Libre » 1955 où ayant dit qu'il serait dans les 5 premiers, il arracherait les points pour se qualifier au Championnat de France, il termina 10e mais n'obtint qu'un seul point insuffisant pour disputer la course au paletot tricolore).

A y regarder de plus près il aligna ses saisons d'une façon bien à lui. Du sous-bois, des courses de côtes, quelques classiques avec pour but suprême les courses à étapes.

Qu'il ait enthousiasmé ses partisans, c'est vrai. C'est plus que vrai puisque des années après son dernier succès notoire ils lui conservent une fidélité unique en France et certainement au monde. Une fidélité à toute épreuve serait-on tenté d'écrire.

C'est lui qui signait le plus d'autographes sur une ligne de départ en 1961, ou du moins tout autant que le dernier vainqueur du Tour, seul Français à avoir enlevé le Giro. C'est lui qui recevait des musettes pleines de lettres d'admirateurs en 1959 lors de sa dernière Grande Boucle. Pour être connu et aimé il faut dans le petit monde du cyclisme français diantre s'appeler Jean Robic.

Ne parlons pas de la Bretagne où sa vogue remonte à fort longtemps, ni de Paris où le « C.S.I. » Robic déchaîna les vivats à Grenelle bien avant son succès du Parc des Princes en 1947.

Maintenant que Jean Robic ait parfois déçu ses fervents (et certaines années à plusieurs reprises

même) c'est vrai. Mais, avec ce diable d'homme, à peine décontenancés par une pâle sortie, on voyait ses supporters aussi nombreux qu'avant croire plus que jamais ferme en lui, dès qu'il prenait l'envol de l'épreuve suivante.

Un col avalé en tête et l'on oubliait le renoncement précédent, inexplicable pour certains. Des supporters, toujours fidèles du Breton, disaient à l'un d'entre eux qui s'étonnait des nombreux abandons de « Biquet », « *un accident de Robic en course s'est souvent reporté sur d'autres épreuves où Jean a dû une fois encore laisser « çà là ». Le public ne pigeait pas. Il critiquait. Pourtant c'était la répercussion d'une blessure ancienne. Un exemple : Robic abandonne dans le championnat de France de cyclo-cross en 1947. Les badauds n'y comprennent rien. C'est tout simplement les maux de tête dûs à sa chute dans Paris-Roubaix 1946 qui reprennent* ». Et ce fut si souvent un pépin ancien qui vint ainsi reporter la poisse au Breton des semaines plus tard. Mais tout le monde ignore ces détails.

A sa grande époque sa hargne faisait donner Robic favori partout. Et puis qui pouvait franchement l'ignorer, à son énorme vitalité, à cette fougue décuplée, à ce punch s'ajoutait son célèbre casque plus utile que fantaisiste (1), et des tenues de courses pour mauvais temps qui si extravagantes (voire démoniaques) qu'elles aient pu paraître n'en étaient pas moins nécessaires.

Si souvent le plus petit sous la toise au départ des Tours, Robic devenait un autre homme ses callepieds une fois serrés. Et quand une rampe se présentait, en avant la musique le gaillard valait le double. Quant aux sprints d'arrivée, ma foi, avec le grimaçant Robic, ramassé sur son cadre, soudain encore plus menu que de nature, ils avaient de l'allure ! On n'a d'ailleurs pas retrouvé un semblable animateur qui connaissant à fond son métier, qui, ayant étudié les

---

(1) Le casque en cuir que Robic a rendu célèbre (la réciproque est vraie) et qui lui valut des tas de surnoms « Tête de Cuir » entre autres, date de 1946, après la 2e chute grave du Breton dans Paris-Roubaix.

moindres détails d'une épreuve, inquiétait les super favoris et parfois les réglait sans autre forme de procès (1).

Eh oui, avec Robic — champion d'une autre époque où l'on savait souffrir — il fallait s'attendre à tout. Tenez pour commencer n'est-il pas né dans les Ardennes tout en étant Breton 100 pour 100 ?

---

(1) Jacques Goddet, Directeur de « L'Equipe », écrivit le 13 juillet 1961, peu avant la fin d'une des plus monotones Grandes Boucles, dans son éditorial quotidien :

« Ah ! Robic, vous qui nous avez toujours tant tourmentés, comme nous vous regrettons !... »

ENFANCE ET DEBUTS

JE suis né entre deux rayons et un cadre de vélo.» Jean Robic résume ainsi sa naissance et l'image n'est pas déplaisante. Son père qui portait le même prénom était aussi coureur cycliste. Il montra donc l'exemple à son fils, par la parole et par le geste puisqu'il disputa des épreuves à près de 40 ans. Et le régional Jean Robic, né en 1897, connut plusieurs succès sur des engins qui n'avaient guère la fine allure de ceux d'aujourd'hui (1).

Mais Biquet fut encore mêlé de plus près au monde de la bicyclette, en ce sens, que son père ouvrit de 1926 à 1932 un magasin de cycles à Radenac (Morbihan) son village natal, un bourg semblable à des dizaines d'autres avec les toits d'ardoises et le clocher fin de granit ciselé.

C'est là entre ces vélos neufs et ces accessoires divers que le petit Jean répara les premières perçures aux grosses bécanes des clients. C'est là, devant les affiches, vantant les enveloppes Hutchinson, ou les cadres Dilecta, ornées de la frimousse des routiers en vogue, que l'écolier se prit à rêver au monde mystérieux pour lui du Tour de France.

Mais ne mettons pas les bouchées doubles et revenons à la naissance de Jean. Son père travaillait dans le bâtiment comme charpentier. Mobilisé en 1917, rendu à la vie civile, deux ans après, il était parti alors dans les régions libérées où la reconstruction allait bon train. Charpentier apprécié, Jean Robic père

(1) M. Robic père courait sur J.B. Louvet. Ses adversaires ardennais se nommaient Laroulante, Poilou, Langlois, Norbert Demier...

s'installa avec sa petite famille à Condé-les-Vouziers un bourg du département des Ardennes à 30 kms de Charleville. Il allait y rester quatre ans.

Là naquit le vendredi 10 juin 1921 le garçon attendu « comme le Messie » dans ce ménage qui comptait déjà trois filles : Bernadette née en 1915 et deux jumelles Marthe et Marie nées en 1919.

La naissance de Jean fut un jour de fête, on l'imagine. Et dans la maison le soir du baptême on chanta jusqu'à une heure fort avancée. Le parrain du futur breton casqué n'était autre que l'architecte du chantier que dirigeait son père. Un second garçon vint encore agrandir le foyer Robic en 1923 : Pierre.

Un peu avant la naissance de son cadet, Jean devait connaitre le premier incident grave de sa vie qui allait être si peu épargnée par les coups durs.

Le pli fut pris de bonne heure.

Une méningite cérébro-spinale l'avait condamné à l'âge de dix-huit mois. Ce fut un miracle — le premier aussi — que Jean survécut. Sa mère si courageuse — c'était elle qui pendant la mobilisation de son jeune époux, avait travaillé sans relâche pour nourrir sa première fille — avait préparé les effets blancs pour l'enterrement.

Tout avait commencé le soir d'un bal du premier de l'An organisé par le club cycliste de Condé. Monsieur Robic père qui s'en occupait, après le souper y emmena sa femme, laissant le petit Jean endormi sous la garde d'un chien loup. La salle de bal était à deux pas. Il n'y avait qu'à traverser la rue. Tous les quarts d'heure Madame Robic ou son mari venaient jeter un coup d'oeil sur le garçon. A la troisième visite son père trouva Jean par terre. Etait-ce le chien qui avait fait basculer le berceau ? Nul ne le saura. Les pieds nus le bébé avait pris froid. Quelques heures plus tard la méningite se déclarait.

Pour les parents des heures d'angoisse commencèrent. Le petit malade s'arrachait des cheveux par poignées. On lui faisait inutilement des ponctions. L'état empirait. Jean était condamné. Le médecin allait tenter l'impossible. Il lui fit une piqûre mais avec la dose pour un adolescent. Cela allait rescuciter

le poupon. Jean sauvé resta plus choyé qu'auparavent.

En 1924 la famille Robic revint en Bretagne. Monsieur Robic avait le mal du pays et ma foi comment résister à cet appel de retrouver la région natale. On passa par Paris. Là, Papa Robic travailla à la charpente de l'imprimerie au 37, rue du Louvre. Puis on gagna Rennes où les « Ardennais » demeurèrent deux années. Le chef de famille fit alors beaucoup de chantiers en Normandie. Il ne revenait qu'une ou deux fois par mois au foyer. Il travailla ainsi à la construction de la gare d'Avranches. Biquet quand il évoque son père laisse percer cette sensibilité que beaucoup de ses détracteurs ignorent. Et c'est un grand tort.

Il avoue ainsi : « Mon père c'était un super champion en matière de bâtiment, un genre de Fausto Coppi ». Eloge très cycliste comme on le voit. Le père de Jean continua à participer à des épreuves dès l'installation dans cette demeure de Radenac où Biquet allait passer toute sa jeunesse. Mais avec cinq bouches à nourrir, il fallait souvent laisser le vélo pendu dans le hangar et songer aux travaux de la semaine à venir. Monsieur Robic père installé charpentier à son compte ne manquait pas d'occupation.

Puis le magasin de cycles se monta. Dans son ambiance, au milieu des discussions vélocipédiques de son père avec ses amis ou ses clients, Jean, gamin plutôt frêle, ne tardait pas à vouer à la petite Reine un amour, qui tel celui de la célèbre chanson, allait durer toujours.

Dès cette époque Biquet ne cessait de proclamer à qui voulait l'écouter qu'il « serait champion cycliste ». Cela faisait rire. Non mais vous voyez ce gamin haut comme trois pommes prétendre un jour imiter les Pélissier, les Magne, les Binda... Le garçonnet laissait les autres rigoler. Il s'isolait dans l'atelier et passait des heures entières à bricoler toutes les pièces de ces machines plus hautes que lui et qui le passionnaient. Ah ! on ne le croyait pas, on se moquait de lui. De cette époque sa décision était prise : « Oui je serai champion cycliste ».

La maison avec ses deux étages et son balcon tenant tout le premier s'ouvrait par derrière sur un immense verger. Un petit sentier filait entre les pommiers depuis

l'atelier et les dépendances. C'était là qu'une jambe passée au travers du cadre, Jean fit ses premiers sprints et ramassa ses premières bûches.

Avant d'aller à l'école, le gamin qui se levait tôt, parcourait tous les résultats des épreuves cyclistes — nombreuses on le sait en Bretagne — et ceux du Tour plus que les autres bien sûr.

« J'étais enfant de chœur, raconte Robic, je le suis resté sept ans durant. Me levant à six heures j'avais le temps de fouiller les quelques colonnes réservées aux sports en ce temps-là. Je connaissais tous les classements par cœur. Bien mieux qu'aujourd'hui ».

Jean n'en était pas pour autant un mauvais écolier. Sa maman rappelle que Jean collectionnait les 20 sur 20 en problèmes, en écriture, et en orthographe. Pendant deux ans sur 50 élèves il sera toujours le premier « sans bouger de place »... « Il n'y avait qu'en catéchisme que j'étais battu et par une fille encore... » souligne le Breton.

Mais Jean son certificat d'études passé dut penser à choisir un métier. Son père avait fermé le magasin de cycles plusieurs mois avant. L'adolescent fut embauché par M. Marcel Thomas, charron à la Bottine qui allait lui apprendre son métier et celui de tonnelier. Durant près de six ans Robic restera chez Thomas. Embauché à trois francs par jour non nourri, il terminera à 20 francs et nourri en 1939.

La bicyclette restait au centre des grandes préoccupations de Biquet. Son monde à lui.

Son grand rêve de disputer des courses, il le réalisera à 13 ans. Les tourniquets sur vieux clous le dimanche autour d'une place entre petits camarades sont oubliés. C'est sérieux d'ailleurs les gendarmes lui ont déclaré tout net :

« Dis môme si tu termines, on te donnera vingt sous ». On était en 1934.

Son père se présentait aussi au départ. Il termina troisième... et Biquet dernier. Qu'importe, il avait tenu jusqu'au bout « J'étais le plus jeune du lot. Pourtant j'attends toujours les vingt sous des gendarmes. Ils m'avaient fait des promesses... normandes ».

Puis, pendant deux ans il n'y eut plus de courses.

L'idée ancrée dans le crâne du petit Jean c'était de posséder SA bicyclette. Pendant toute cette période, il économisa pour s'acheter une paire de roues et tous les accessoires pour monter un vélo. Il ne manquait plus que le cadre. Mais ce dernier valait fort cher. Trois cent vingt-cinq francs pour tout dire. Ce cadre, Robic le voyait dans ses rêves, chaque nuit. C'était une obsession. 325 francs, cette somme semblait impossible à amasser.

Mais son désir, sa maman le connaissait depuis longtemps sans rien en dire. Et quelle ne fut pas la surprise de Jean quand sa mère l'appela un soir et lui étala sous le nez... le trésor : trois gros billets de cents francs, deux plus réduits de dix, et un minuscule de cent sous. Papa Robic n'en savait évidemment rien.

Avouer que Jean donna des baisers à n'en plus finir à sa maman, n'étonnera personne. Le lendemain Biquet envoya l'argent à Lyon et quelques jours plus tard il recevait son cadre « Reinor ».

Le cycle fut monté le soir même. Les roues d'avoir tant attendu étaient certes un peu rouillées, mais Biquet possédait sa monture et il n'était pas peu fier. C'est comme la première montre, cela compte dans la vie...

Mais domaine courses cyclistes on patienta encore. On ne devait retrouver Robic junior au départ d'une épreuve qu'à Plegriffet au milieu de tous les espoirs du Morbihan en 1936. C'était surtout dans l'esprit de pas mal de gens l'occasion de « *fermer son caquet* » à ce minus qui voulait « *un jour disputer le Tour de France* ». Mais le minus s'était un peu entraîné nanti de son beau vélo. Et sa mère même s'il rentrait tard, éreinté, ne disait rien.

Jean termina second. Pour la première fois de sa vie son père, assez réservé devant la faible stature de son garçon quant à sa carrière cycliste, se prit soudain à croire en lui.

Emoustillé, se sentant soutenu chez lui, le petit Jean Robic (1) ne tardait pas à se forger un malin

(1) La taille de Jean Robic est de 161 centimètres.

palmarès régional. En 1937 il épingla trois succès et deux places de second sur sept épreuves disputées.

Un an plus tard, sur 22 courses il présentait cinq victoires, trois secondes places, cinq troisièmes places. Le garçon s'étoffait domaine musculature. Les heures passées devant l'établi du père Thomas faisaient pousser biceps, deltoïdes, dorsaux. Si Jean n'était pas grand cela ne l'épouvantait pas. Aux battages dans les fermes voisines, il portait les lourds sacs de blé aussi bien que les autres.

Deux points notables dans ces deux saisons débutantes. Le parrain de son père surnommait Jean Robic « la mésange », terme bien choisi s'il en fut, la mésange, oiseau minuscule piquant sans cesse de buissons en branches, par traits vifs et rapides pareils à ces sprints menés par Jean déjà bagarreur inassouvi.

Second point, l'ouverture par le tonnelier-charron-cycliste d'un carnet historique portant fièrement l'en-tête « Appartenant à J.R. coureur cycliste au Pont-Ropert-en-Radenac » et sur lequel le brave et volontaire débutant allait inscrire toutes les premières étapes de sa longue aventure sur deux roues.

1939, année sombre pour combien, marquait le vrai départ du Breton dans la carrière qu'il s'était choisi. En dépit des rires, des sous-entendus et des injures parfois.

C'est cette année-là que Biquet signa sa première licence, comme indépendant ce qui fera que jamais le Breton n'aura été amateur.

Son premier conseiller avait un nom charmant et chantant : François Lamour, président de l'Union Cycliste Alréenne (d'Auray, le petit port à l'embouchure du Loch).

Lorsque Ferdinand Le Drogo (1) champion de France Professionnel sur Route 1927 et 28, deuxième du championnat du monde 1931, parla de ce diable de Jean Robic, de son énergie farouche, Lamour n'hésita pas long-

---

(1) fut repêché par l'U.V.F. (avec Benoit Faure !) en 1941 et obtint sa licence « pro ». Avait alors 38 ans. Et c'était sa 22e licence.

temps. Il l'inscrivit dans son équipe. Il ne devait jamais le regretter.

Robic s'entraînait — signe de vouloir bien faire tout de même — avec des ténors qui outre Ferdinand n'étaient autres que Pierre Cogan, vainqueur des « Nations » 1937, son frère Joseph et Jean-Marie Goasmat qu'on ne présente plus, noms glorieux que vous verrez revenir maintes fois dans la suite de ce récit. Il faut préciser que ces hommes connus, célèbres n'arrivaient pour ainsi dire jamais à larguer cet « *indécrotable nain* » attaché à leur groupe.

Ainsi arriva l'éliminatoire du 1er Pas Dunlop 1939. Le « jeunot » s'était dépensé aux entraînements derrière ou à côté de ces aînés. Il se sentait comme le dit si bien la formule « dans son assiette ».

UN PREMIER PAS LE REVELA

Ce fut cette éliminatoire qui allait révéler Robic ; la course se disputait sur 55 kilomètres aux environs de Lorient. C'était le 2 avril 1939.

Jean le torse moulé dans un maillot de Dion-Bouton teint en noir déclencha des ricanements lorsqu'on le vit sortir du café où l'on délivrait les dossards. Certains criaient même que c'était un scandale, une « monstruosité » (presque) de faire courir des « enfants pareils ». Enfin une envolée de commentaires qui devaient, l'épreuve finie, disparaître comme ces étourneaux qui fuient en bandes nuageuses au moindre bruit.

Le club de M. Lamour désirait ardemment qu'un de ses protégés remporta cette course. Pour faire la passe de trois tout simplement. Et n'en déplaisait aux caustiques railleurs des opérations de contrôle, Jean Robic dans l'esprit des dirigeants de l'U.C.A., comptait parmi leurs plus solides atouts.

Notre héros craignait surtout un adversaire qui eut la poisse de crever dès le départ. Délivré de son souci majeur, Biquet, lança une échappée. Et sans complexe il y fit sa part de travail. Les râleurs du départ commençaient par faire une drôle de bouille. Ces volon-

taires furent rejoints près du but. La victoire ne pouvait que se disputer au sprint. Les connaisseurs estimaient que seize jeunes avaient leurs chances de finir premier. Et le sprint fut lancé avenue de la Marne. Tassé, Robic eut la présence d'esprit de se dégager à temps. A cinquante mètres du fil il passa et conserva une bonne longueur, sur son camarade de club André Bernard. Derrière suivaient Danielou, Caro, Kerhouant, Louis Prigent... Ce sprint fut le « *plus beau morceau de la course* ».

Les quolibets avaient changé de camp. On fêta comme il se doit le succès du petiot. François Lamour qui le premier avait cru en Biquet, chétif et malingre, était particulièrement heureux. Comme les parents du Breton.

Cogan et Goasmat qui avaient parié une caisse de bière sur la victoire de Jean s'en pourléchèrent à qui mieux mieux. Félicité par ces « anciens » Robic ne songeait pas du tout à ce moment-là qu'ils les aurait comme équipiers dans le Tour de France huit ans plus tard.

Aujourd'hui Jean explique ainsi sa première victoire. Celle qui lui causa autant de plaisir que son succès dans le Tour 1947.

« Il n'y avait pas d'entorse, affirme non sans raison Biquet, en 1939 à 18 ans j'étais déjà un vieux coureur. Mon succès était donc dépourvu de tout mystère. Ceux qui se payaient ma tête à l'envol ignoraient que j'avais gagné trente courses de non licenciés auparavant, courses où s'alignaient des toutes catégories au départ. Je me souviens que je courrais avez Arze, le père de l'espoir actuel (1), Bigouin, coureur de Paris-Nice, aujourd'hui maire de Languidic. »

Mais ce soir de gloire passé, on vit pourtant que tout le monde n'avait pas été convaincu. Le succès du petiot fut remis en cause dès le lendemain dans la presse. Deux, trois commentaires se montrèrent particulièrement agressifs. Ils tournaient Robic en ridicule. Et sans macher les mots si l'on en juge par ces extraits.

« *Robic c'est un vainqueur chimérique, éphémère*

---

(1) Jean Arze, sélectionné pour les championnat du monde amateur à Berne 1961. Redoutable sprinter lui aussi.

(déjà, ce terme stupide). *Robic un gars qu'on enterrera bientôt. Les gens sérieux n'accorderont aucun crédit à la première place de ce Robic MAL F...* » (1)

Toute cette littérature avec le temps fait drôlement sourire. Et les plumitifs, auteurs de tels chefs-d'œuvres d'il y a 23 ans, ont bien souvent depuis, dû se sentir peu glorieux.

Jean Robic lui n'avait qu'un désir confirmer sa victoire. Loin de lui briser les pattes les âneries écrites le rendirent plus mordant encore. Il s'alignait avec les gros bras Tanneveau, Sylvère Jézo, se distinguait sur piste aux championnats de vitesse du Morbihan à Lorient. Au Premier Pas sur piste il terminait second derrière son camarade de club Prigent à Auray le 2 mai. Puis revenu à la route il alignait les bouquets à Locminé, aux Forges, Ploermel, Evriguel, Lantillac.

Chez M. Thomas il était devenu compagnon. Il avait de ses mains fabriqué fûts, barriques, charriots, échelles, barrières, brouettes qui existent et servent toujours. Et ce n'est pas une légende.

Ses sœurs Bernadette et Marthe étaient mariées. A la maison les parents ne gardaient autour d'eux que Marie, Pierre et... Jean. Celui-ci se sentait alors des fourmis dans les jambes. La guerre avait éclaté contre l'Allemagne le 3 septembre 1939. Robic l'hiver venu décidait d'aller à Paris. Ses parents ne s'y opposèrent pas et début janvier 1940 Biquet débarquait à la Gare Montparnasse, une petite valise à la main.

Logé chez une tante dans le 13e arrondissement Jean n'avait qu'un rêve, courir d'emblée comme ça. Il se présenta donc le dimanche suivant au départ d'un cyclo-cross à Clamart. Le Breton sans engagement ne put évidemment prendre l'envol. Et tandis que Piot filait vers la victoire, Robic faisait connaissance de Louis Caput, qui était déjà un amateur coté (il avait été sélectionné d'ailleurs l'été précédent dans la forma-

---

(1) François Lamour avouons le répondit par voie de presse à ces piètres censeurs en lançant : « Jean Robic est un coureur complet, il *sera supérieur à Jean-Marie Goasmat* ». Le 20 juillet 1947 Lamour souriait. Il relut alors cette phrase prophétique du 10 avril 1939.

tion tricolore pour les Championnats du Monde, Championnats qui n'eurent pas lieu).

Caput venu en spectateur tendit une oreille aux déclarations de ce jeune homme loquace et malgré l'étalage de tout le palmarès du Biquet « P'tit Louis » restait sceptique.

« Si tu est si fort, môme, lui dit-il, faisons donc un sprint tous les deux dans la rue de Bièvre ». Biquet accepta mis au défit. La rue de Bièvre est une voie de Clamart qui grimpe sec. Caput eut toutes les peines du monde à battre « le petit » de dix centimètres. Et Jean pédalait en chaussures de ville et sans cale-pieds. P'tit Louis se prenait aussitôt d'amitié pour ce garçon de son âge (1).

Les deux « conscrits » devaient d'ailleurs se retrouver sous le maillot rouge de « Génial » cinq ans après...

Sur les conseils de Caput, Robic s'inscrivait quelques jours plus tard au C.V. des Moulineaux. Comme il fallait bien vivre Robic avait trouvé quarante-huit heures après son installation parisienne un emploi où la bicyclette était utile : Biquet livrait le café pour la maison de gros Hari-Pra. Et Robic, un peu à l'image de Vietto qui fut groom au Négresco à Cannes, servait de drôles de clients : des ducs, des comtes, des banquiers, des consuls, des ambassadeurs.

Sous les couleurs de Moulineaux le Breton allait remporter onze succès. Sa première grande victoire parisienne il l'obtint dans le Grand Prix du Gros Caillou qui groupait 155 courageux au départ. Sur un parcours sélectif et accidenté, le « porteur de café » domina de bout en bout. Echappé dans la côte du Chat Noir après Bièvres il se laissa rejoindre avant de repartir à Gometz avec Henri Sanchis. Biquet avala en tête St-Rémy, Châteaufort, l'Homme Mort, dans cette dernière difficulté, la Mésange laissa sur place son compagnon gagnant haut la main. Plus de cent mètres de marge...

La suite du classement de cette course longue de 70 kilomètres est assez drôle à fouiller. On y lit ainsi :

---

(1) Caput est né le 23 janvier 1921 à Saint-Maur.

10e Roger Piel, 24e Brulé, 31e Morphyre, 36e Diot (mais est-ce le bon Maurice ?).

Robic avait changé d'emploi. Le samedi précédant le « Gros Caillou » un ami le présentait au stayer « Bibi » Saussin qui avait terminé 3e du dernier championnat de France de demi-fond. Saussin dirigeait une maison de cycles à Boulogne et sa marque équipait le Club Sportif Clodoaldien, « La Clodo » où Robic s'inscrivit un an plus tard.

Nouveau mécano, Jean partait tous les matins travailler à Boulogne. Ces trajets entraient dans le cadre de son entraînement. Car la Mésange par ailleurs dut « payer » ses sorties.... C'est peut-être bizarre, mais néanmoins vrai. Cela mérite que l'on s'y attarde.

Dans l'atelier de son patron, au sous-sol, Robic montait deux vélos par jour, un le matin, un le tantôt. Son salaire était fixé à 250 francs par semaine. Vous allez voir combien Biquet était prêt à faire des sacrifices pour percer.

Jean demandait l'après-midi du Jeudi pour effectuer une longue sortie en haute banlieue. Pour cette « absence », Saussin lui retenait 50 francs. Tout rondement. Soit plus que le salaire d'un jour entier. Et Robic s'il fut le premier n'est plus le seul à ne pas avoir pigé « *les mathématiques à la Bibi* ».

« Il fallait que j'aime franchement le vélo, se plaît-il à dire, avouez que ce n'était guère encourageant. Je me sacrifiais ». Jean n'en voulut pas à son employeur, il revint d'ailleurs chez lui en 1941 après la débâcle.

« Saussin il avait confiance en moi quand même ».

Souvenir plus drôle maintenant : ce samedi veille du « Prix du Gros Caillou » Jean descendit dans l'atelier où il allait désormais travailler. Saussin remonta le laissant avec son futur équipier de Club : Guy Béthery. Un nom qui vous dit quelque chose, hein ? Eh ! oui, le brillant stayer d'il y a 10 ans était la grosse vedette de la « Clodo » en 1940. Béthery (1) regarda

---

(1) Les deux champions se retrouveront encore « Diables Rouges » en 1945. A croire qu'Evrard monopolisa les « vieilles connaissances » dans son team.

le nouveau venu et lui lança : « Alors gamin, c'est vrai tu cours à vélo ? »

— Eh oui, répondit le Biquet, même que je dispute le Prix du Gros Caillou, demain pourquoi ?

Et Béthery de lancer avec « un certain sourire » : « Parce qu'on verra comment tu cours... »

Vous savez comment le breton l'emporta. C'était la meilleure réponse à faire.

Cette année 1940 devait voir Jean au départ du « Critérium National » enlevé par Emile Idée portant le célèbre maillot à bande noire du V.C.L.. Professionnels civils, aspirants, indépendants, amateurs (de plus de 18 ans) et militaires actuellement dans les zones des Armées ou de l'Intérieur avaient la permission de s'aligner au départ. Tous les as s'inclinèrent devant l'élégant Emile qui est toujours le recordman des victoires gagnées dans cette épreuve. Les « civils » Merviel, Yvon Marie, Tassin, les « militaires » Louviot, Passat, Soffietti, Maye, Maréchal, Jaminet, Le Calvez, Fréchaut, Cloarec, A. Magne, A. Leducq, Speicher et le Grèves s'inclinèrent. Robic, portant le dossard 61 (le n° 1 était épinglé par le regretté Léon Level) chutait vers Etampes et abandonnait. Le « National » ne devait jamais lui faire de sourires.

Un cas...

Tatant du cyclo-cross, « la mésange » y fut bien plus heureuse. Nous en parlons plus loin. Enfin sur piste on vit Biquet se distinguer aussi. Un dimanche il s'inclina de cinq centimètres derrière Senftleben (1) (tout de même une référence. Non ?) et précédant Lorenzetti et Bareth.

La débâcle arriva et les routes fourmillèrent de ces longues colonnes hétéroclites se traînant dans la lourde fournaise d'un juin tragique. Paris, après d'autres cités s'était vidé. La maison Saussin comme des dizaines et des dizaines d'autres ferma ses portes. Jean s'en revint à Radenac non pas pour vivre entre ses parents le reste de son âge, mais pour y attendre

---

(1) Champion de France amateur, vitesse 1941 et pros 1944-47-48. 2e du championnat du monde pro 1946.

des jours plus cléments. Il reprit son métier de charron-tonnelier et travailla chez son père. Biquet pensait souvent à la capitale. Il avait hâte d'y revenir et de se confirmer parmi les amateurs.

En 1941, pour la seconde fois il se retrouva devant la Gare Montparnasse une valise dans une main, l'autre tenant son vélo.

Il retrouva aussi l'atelier au sous-sol de la maison Saussin, et du coup opta pour le maillot jaune (déjà) à bandes verticales noires sous le bras, de la « Clodo ».

En fin de saison sans avoir remporté de grands succès (1) on pouvait classer cependant Jean Robic parmi les vingt meilleurs « purs » avec Caput, Blum, Bonnaventure, Muller, Brulé, Piot, Le Strat, Rousset, Boda, Caffi, Guégan, Talle, Goussot, Panier, Pieters, Guillier, et Fauvel. Des gaillards dont vous avez certainement entendu parler. Et certains avec un brin d'éclat.

La grande saison du lancement de Biquet vers les sommets et la popularité fut celle de 1942. Cette année-là, il changea une nouvelle fois de formation. Passant au Club Sportif International où Jean Mazier, familièrement surnommé « Le Tonton » était le conseiller écouté et... compétent.

Notre gai breton fit de tout. De la route, de la piste. On le remarquait partout comme cela allait être longtemps le cas.

Sur piste Jean entra dans la formation de poursuite olympique du C.S.I. dont Daniel Clément, Kléber Piot et Serge Svoboda (champion de France amateurs sur route aux Sables en 1937) étaient les autres titulaires.

Le C.S.I. célèbre pour ses sept titres de Champion de France des Sociétés sur route (1931 - 32 - 33 - 34 - 36 - 37 et 38) et des places de vice Champion 1939 - 1941, détenait aussi le titre en poursuite olympique — titre gagné à Marseille en 1941. Le C.S.I. semblait particulièrement redoutable en 1942 et apte à renouveler sa victoire précédente.

Hélas à Angers le C.S.I. ne put aligner que trois

---

(1) Il fut 2e de l'épreuve de côte de l'U.V.F. dans la côte des Gardes. Le blé qui grimpe ! derrière Schmitt et 1er par équipe avec « la Clodo » (Schmitt, Robic, Roussel, Patrix).

hommes. L'absence de Piot loin d'effrayer les poulains de Mazier eut surtout pour effet de les galvaniser.

Le trio « Tonton » (le classement de ce genre d'épreuve se fait on le sait sur le 3e homme) fut éliminé en quart de finale par l'Avia-Club (Maelfait, Mahé, Quentin, Fargue) qui allait finalement décrocher le titre.

Jean Robic roulait deux tours sans se relever pour la grande joie du public. Et Mazier ne tenait pas dix minutes en place sans lancer fièrement à qui voulait l'écouter « quatre comme Robic et tous les records seront pulvérisés ».

Sur route, maintenant Biquet, connut quelques succès. Puis il se mit à collectionner les places de troisième. Une série forte originale. Paris-Rouen d'abord, puis Paris-Alençon, circuit de Paris et circuit de Chartres.

Ce fut surtout de la seconde course que Robic revint le cœur radieux. Paris-Alençon allait marquer un tournant dans sa carrière. Quelque chose de nouveau s'ouvrit pour la mésange ce jour-là.

Son avenir se décida parce que Maurice Evrard, la mère poule des « Diables Rouges » de « Génial Lucifer » eut l'idée de le suivre des yeux derrière ses grosses lunettes en « triplex » et à l'abri de la visière de sa casquette (1).

L'ancien commissaire aux courses et ex-recordman de l'heure à tandem avait vu le breton bagarrant avec un boyau près d'éclater. Biquet descendit plusieurs fois pour le dégonfler. C'était surtout dans les côtes que Jean se pointait plein de brio. Il allait d'ailleurs enlever le classement du Meilleur Grimpeur. Trois minutes après avoir franchi la ligne d'arrivée, le boyau en question éclatait. Ce fut le signal de l'entrée en scène du père Evrard :

---

(1) Maurice Evrard né le 11 janvier 1890, à Sèvres, habite Versailles depuis... 1895. Coureur amateur en 1911, il passa pro après la guerre 1914-18. Associé à Chocque père, remporta plus de 60 courses sur piste et battit le record mondial de l'heure à tandem en 1920 (45 km 015). Dirigea les « Diables Rouges » de 1935 à 1950.

" DANS LA ROUE DE ROBIC "

Après un quart de siècle consacré aux compétitions, l'un des acteurs les plus marquants du cyclisme depuis la guerre a pris sa retraite le 31 décembre 1961. Jean ROBIC, à quarante ans, vient de ranger dans l'armoire aux souvenirs ses cadres de course, son célèbre casque de cuir et ce long ruban de kilomètres parcourus...

Nul n'était mieux placé — vu sa grande taille — pour « fouiller » dans cette armoire et pour conter la vie de « BIQUET » que son ami Jean-Guy MODIN, son fidèle supporter depuis 18 ans.

Dans une style alerte, plein d'humour, de poésie et de sensibilité, l'auteur, journaliste sportif dans un grand quotidien parisien, a rassemblé les mille anecdotes, les moments pimentés, les coups de g... célèbres, les exploits, les accrocs truffant la carrière de ce petit homme hargneux et courageux, qui excella partout.

Tous les amoureux du vélo voudront revivre les envolées du lutin breton dans les cols où il fut roi avec des écarts inconnus de nos jours, ses super-productions en cyclocross, son Tour de France 1947 victorieux et arraché l'ultime journée, ses autres Tours où il manqua ce « doublé » qui lui tenait à cœur, ses triomphes, ses accidents, ses drames enfin, ou ses mots drôles car ce capitaine de route à l'intelligence reconnue de tous, aux plans d'attaque minutieusement mis sur pied et suivis aimait lancer des boutades. Il faut lire les aventures burlesques de ce champion qui avait de l'esprit et du cœur.

«La volonté, les qualités de Robic devraient servir d'exemples» a-t-on dit. Ce livre, aussi passionnant qu'un bon roman éclaire cette remarque. Il explique aussi l'énorme popularité que connut et que connaîtra longtemps encore, Jean Robic, figure légendaire de l'histoire du cyclisme.

1 volume 304 pages, 16 pages illustrations hors-texte
11 NF + T.L.

Distributeur exclusif
ODEON - DIFFUSION
24, rue Racine
PARIS (6e)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre